

ST  
527  
B15  
1876  
AFA

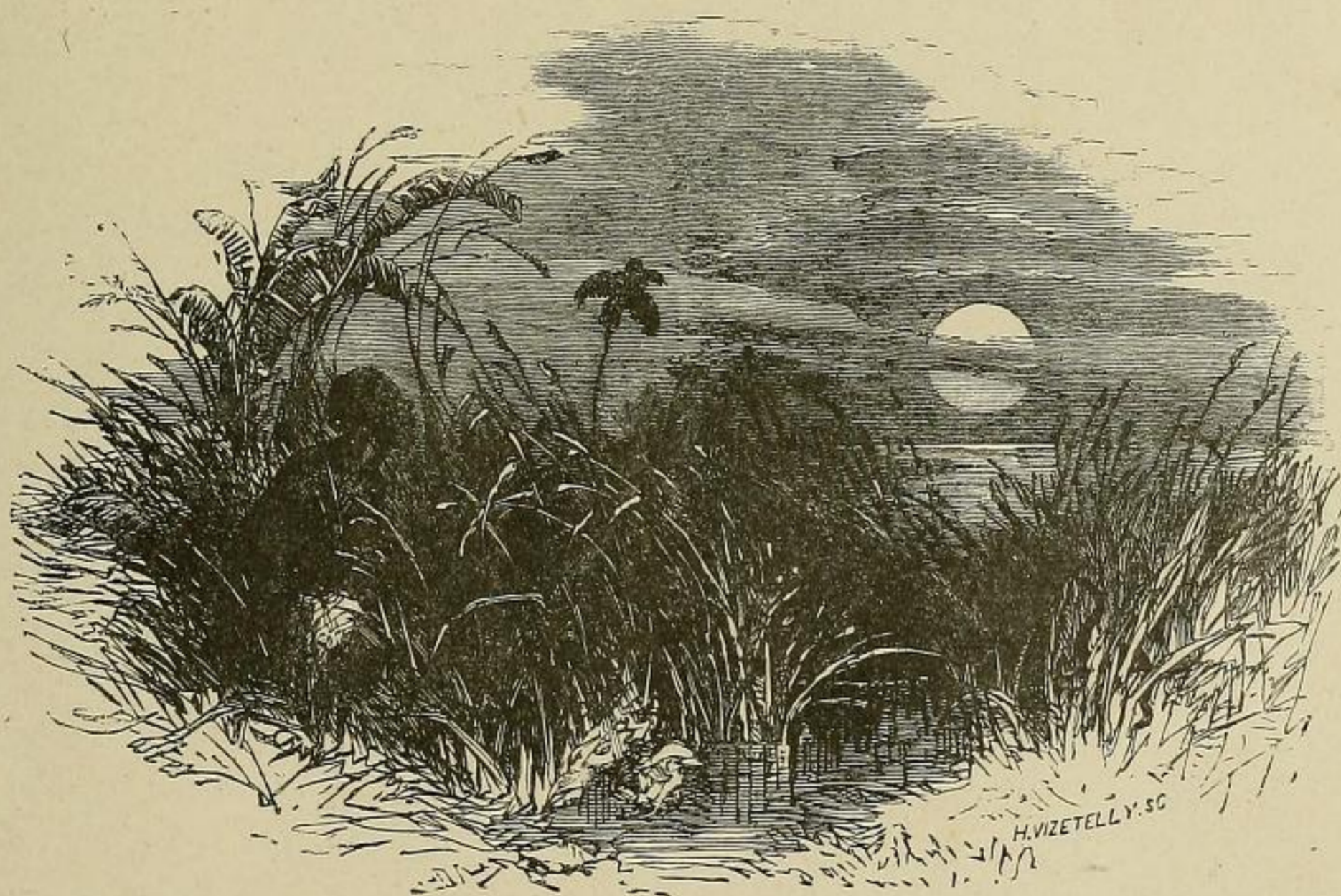
LES

# CHASSEURS

D'IVOIRE

PAR

L. BAILLEUL



PARIS

THEODORE LEFÈVRE, ÉDITEUR

RUE DES POITEVINS



qui se trouvait à gauche, et cette manœuvre réussit à souhait.

De derrière les buissons, ils purent contempler les girafes, dont la taille était colossale, et qui étaient dans la plus com-



Elles s'éloignèrent d'abord sans précipitation.

plète sécurité.

Mais au moindre mouvement que firent les chasseurs, elles découvrirent leur présence, et, rejetant leur queue sur leur dos, elles s'éloignèrent, d'abord sans précipitation, puis d'un pas assez rapide pour qu'il devînt difficile de les rejoindre.

La nuit avançait. Les chasseurs durent se contenter de regagner le campement.

Il trouvèrent leurs compagnons dans un état d'excitation extraordinaire dont ils s'empressèrent de demander la cause.

« Nous avons eu une singulière visite, répondit Collinée.

Nous étions assis tranquillement autour du chariot quand, soudainement, un grand bruit s'est fait dans le bois, là, en face de nous, et un animal énorme, quelque chose comme une montagne vivante, s'est élancé de notre côté et a gagné la forêt.

— Et vous ne savez pas quelle espèce de bête c'était ? dit Trelivan.

— Un rhinocéros, répondit le docteur, un rhinocéros noir.

— Et vous l'avez laissé échapper ! s'écria Gervais, en s'adressant particulièrement à Lange.

— Nous avons été pris tellement à l'improviste que nous n'avons pas eu seulement le temps de la réflexion, répondit ce dernier ; s'il n'avait pas disparu si rapidement, si nous avions eu la plus petite chance de lui envoyer une balle... »

Collinée sourit avec malice.

« Peut-être notre ami Lange était-il disposé à se mettre à sa poursuite, dit-il, mais je dois avouer humblement que notre premier mouvement à tous a été de nous réfugier derrière le chariot.

— Il faut reconnaître aussi, fit observer Lange, que le rhinocéros est un terrible adversaire et qu'il faut avoir les nerfs solides pour lui tenir tête.

— Nous en avons déjà manqué un, le seul que nous ayons rencontré jusqu'ici, dit Gervais ; espérons que, demain, il y en aura encore dans notre voisinage, et que nous serons plus heureux ! »

Durant le souper la conversation roula sur les rhinocéros et leurs habitudes.

« Il y en a donc plusieurs espèces ? dit Trelivan, à une observation que venait de faire Collinée.

— Vous avez pu voir, répondit le docteur, que les Matebélés en comptent quatre variétés qu'ils distinguent par les noms de borélé ou rhinocéros noir, de Keitloa ou rhinocéros noir à deux cornes, de muchocho ou rhinocéros blanc commun, et de kobaoba ou rhinocéros blanc à longue corne. Vous n'avez pas oublié le superbe kobaoba que Gervais a acheté de Moselikatsé et dont il m'a fait cadeau ? Ce sceptre est fait avec la corne d'un rhinocéros de cette dernière espèce.

— Mais où et quand avez-vous fait ces observations ? demanda Trelivan.

— Le temps que vous passez à chasser, je l'emploie à étudier et à prendre des notes, répliqua Collinée. Chacun s'occupe selon ses aptitudes. Pour en revenir aux rhinocéros, les plus dangereux sont les noirs. Sans qu'on les provoque, ils se précipitent avec fureur contre tout ce qui attire leur attention. Ils ne deviennent jamais bien gras et les Matebélés n'estiment pas beaucoup leur chair, qui est toujours dure. Leurs cornes sont généralement plus courtes que celles des autres variétés, et l'habitude qu'ils ont de les frotter contre les arbres les rend tout à fait luisantes. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans la tête, c'est l'énorme ossification par laquelle elle se termine au-dessus des narines, et qui supporte la corne. Comme cette dernière est seulement attachée à la peau, il est facile de la séparer de la tête avec un bon couteau. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'avec les cornes du

rhinocéros on fabrique toute sorte d'objets de valeur. Lorsque vous chasserez cet animal, il ne faudra pas oublier que ses yeux petits et brillants le servent mal et qu'en se jetant de côté, on réussit souvent à éviter un coup mortel. La peau est très-épaisse, et il vous faudra user des mêmes balles que pour l'éléphant.

— Ces renseignements sont certainement utiles, dit Gervais. Mais où se cachent donc ces animaux ? Ce qui m'a étonné, c'est qu'ils paraissent être si rares.

— Dans le jour, répliqua Collinée, le rhinocéros dort couché ou debout dans les parties les plus solitaires de la forêt, abrité contre les rayons du soleil par un rocher ou par les branches des mimosas. C'est dans la soirée qu'ils commencent leurs promenades, et souvent ils parcourent une très-grande étendue de pays. Ils vont boire entre neuf heures et minuit, et c'est alors qu'on peut les atteindre, avec le moins de danger.

Quant aux rhinocéros blancs, les habitudes sont les mêmes chez les deux variétés. La principale différence consiste dans la longueur et la pose de la corne antérieure. Celle du muchocho a au plus un mètre de long et a la pointe en arrière, tandis que celle du kobaoba dépasse souvent un mètre 30 cent. et incline en avant du nez. Le kobaoba est le plus rare des deux, et on ne le trouve guère que dans l'intérieur. Ces deux variétés atteignent une taille énorme, et sont, après l'éléphant, les plus gros animaux des forêts. Ils se nourrissent uniquement d'herbe, ont beaucoup de graisse, et leur chair est excellente ; elle est même préférable à celle du bœuf. Leur nature est bien plus douce que celle des rhinocéros noirs, et il est rare qu'ils se retournent contre le chasseur. Ils portent

généralement la tête basse, tandis que le borélé, quand il est attaqué, la tient droite, et prend un air fier et menaçant.

— Est-il vrai, demanda Trelivan, que le rhinocéros a pour ami un oiseau qui ne le quitte pas et l'avertit de l'approche du danger ? J'ai lu ces choses dans les livres, et je serais curieux d'en vérifier l'exactitude.

— Espérons que l'occasion ne vous manquera pas, répliqua Collinée. Quant à l'existence de cet oiseau, elle est positive. Comme le buffle et l'hippopotame, le rhinocéros a son fidèle compagnon. Vous avez remarqué que, pendant que les buffles paissent, des oiseaux, qui sont leurs bons génies, cherchent pâture en sautillant autour d'eux, ou, perchés sur leur échine, les débarrassent des insectes dont ils sont infectés. Au moindre danger, ces oiseaux, dont la vue est beaucoup plus perçante que celle des buffles, s'envolent immédiatement. Ceux-ci, aussitôt, s'éloignent dans la direction qu'ont prise les oiseaux qui continuent de les accompagner soit au vol, soit perchés sur eux.

Eh bien, le kala, comme l'appellent les Matebélés, remplit auprès du rhinocéros le même office. Et l'on ne peut pas dire que ce soit par intérêt que cet oiseau accompagne le quadrupède auquel il s'est dévoué, car il n'y a pas d'insectes sur le cuir épais et nu du rhinocéros. Toutefois, le kala lui rend un immense service en le débarrassant des tiquets qui s'enfouissent dans sa peau et jusque dans ses oreilles. Chaque matin, le kala fait entendre son cri d'appel en cherchant son compagnon qui a pâture toute la nuit, et il ne le quitte plus de la journée. On en a vu qui s'attachaient au rhinocéros abattu par la main du chasseur, et qui, le croyant endormi, faisaient, pendant des heures entières, des efforts pour l'éveiller »

Le lendemain, Gervais et Trelivan furent debout avant le lever du soleil.

« J'ai rêvé de rhinocéros toute la nuit, dit Gervais à son ami. Je ne sais pourquoi le récit que nous fit, hier soir, le docteur Collinée, ne m'est pas sorti de la tête. Je veux croire que ce n'est pas le pressentiment d'un malheur.

— Comment, c'est vous qui avez de ces faiblesses ! s'écria Trelivan, en riant, vous l'esprit fort, le cœur intrépide...

— Vous avez raison, dit Gervais. Jusqu'à présent nous avons heureusement échappé aux dangers de toutes sortes, ainsi qu'aux maladies, espérons qu'il en sera de même jusqu'au bout. »

Ils déjeunèrent, mais silencieusement, et sans qu'il fût possible à Gervais de dissiper sa mélancolie.

Ils achevaient leur repas, lorsqu'un de leurs guides accourut, en disant qu'il avait vu trois rhinocéros dans un fourré, à une distance de deux milles au plus.

Aussitôt, Gervais sentit renaître son ardeur belliqueuse, et il partit, avec Trelivan, et quelques-uns des nègres chargés de porter les fusils.

En approchant du bois indiqué par le guide, ils entendirent un bruit pareil à celui d'un ouragan passant à travers les arbres. Il était causé par deux rhinocéros noirs qui, au milieu d'un épais buisson, labouraient la terre avec leurs cornes et lançaient l'herbe et les branches dans toutes les directions. Quant au troisième bœuf, en supposant que le guide ne se fût pas trompé, il avait disparu.

Comme le vent était en leur faveur, les chasseurs purent avancer sans être découverts, et le hasard voulut que Gervais et Trelivan visassent le même rhinocéros. L'animal ne tomba



Le borélé avait une patte posée sur lui.



point, quoique sa peau fût percée de deux trous énormes. Il dressa fièrement la tête, et partit à travers le bois avec son compagnon.

Gervais et Trelivan se mirent à leur poursuite.

Tout en courant, Gervais envoya une seconde balle au rhinocéros, mais il ne fit que lui labourer l'épaule. Il dut alors s'arrêter pour recharger son fusil.

Trelivan s'était lancé sur les pas de l'autre borélé.

Mais les rhinocéros eurent recours à une évolution à laquelle les chasseurs ne s'attendaient pas; ils se retournèrent soudainement et l'un, le plus gros, se précipita sur Gervais.

Celui-ci n'eut que le temps de se jeter derrière un arbre, tandis que Trelivan tirait de nouveau.

La douleur rendit l'animal encore plus furieux, et, s'élançant à travers les buissons, il chargea Gervais avec une impétuosité irrésistible.

Ce fut un moment terrible. Le marin avait épaulé son fusil, et il tira juste à l'instant où le rhinocéros tombait sur lui.

Mais, soit l'émotion, soit qu'il eût été atteint, Gervais roula par terre, et demeura étendu sur le dos, sans connaissance. Le borélé avait une patte sur lui.

Ce fut dans cette situation que le trouvèrent Trelivan et les nègres, qui s'étaient hâtés d'accourir.

Le rhinocéros, incapable de se relever, battait la terre avec sa tête et cherchait à frapper son ennemi. Mais la vie l'abandonnait, ses forces s'épuisaient et un dernier coup termina ses souffrances.

Trelivan s'empressa de dégager son ami, puis il lui souleva la tête et lui versa dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie.

Au bout de quelques instants, le marin ouvrit les yeux, et

regarda autour de lui : son attention se porta sur le rhinocéros.

« Êtes-vous blessé ? demanda Trelivan.

— Je ne sais... je ne sais pas, répondit Gervais. Je me sens brisé, mais je crois que je n'ai pas grand mal. »

Il remua successivement les bras, les jambes, et s'assura qu'il n'avait rien de cassé.

« Dieu soit loué ! dit Trelivan, j'avais crains que le monstre ne vous eût tué.

— Il s'en est fallu de peu, répliqua Gervais.

— Mais comment êtes-vous ainsi tombé ? Le rhinocéros s'est abattu à plus de cinquante centimètres de vous. C'est donc en se débattant qu'il a avancé les pieds jusque sur vos genoux ?

— Probablement. Mais heureusement que c'était son dernier effort, et qu'en voyant cette masse se précipiter sur moi, j'ai pu reculer de quelques pas ; sans cela, j'étais broyé. Vous voyez, cependant, l'effet de la commotion. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé.

— Dieu merci, l'accident n'aura pas de suite, » dit Trelivan.

Gervais réussit à se remettre sur ses pieds, et, laissant aux nègres le soin de dépecer le rhinocéros, lui et Trelivan regagnèrent le campement.

A mesure que les chasseurs avancèrent vers le nord, la contrée devint de plus en plus belle. Le pays était boisé, l'herbe était verte, et souvent plus haute que le chariot.

Les villages étaient aussi plus nombreux, et les habitants se montraient bienveillants. Ces bonnes dispositions étaient dues, sans doute, à la présence des guerriers makololos qui accompagnaient les blancs, mais ceux-ci n'eurent partout qu'à se louer des égards qu'on leur témoignait.

On voyait qu'on était au milieu d'une population moins sau-

vage, plus industrielle. Des espaces considérables de terrain étaient couverts de maïs, de sorgho, dont le grain était magnifique et d'une blancheur admirable. Devant et derrière les cabanes s'étendaient des jardins où étaient cultivés l'yam, espèce de patate, en usage en Amérique, la canne à sucre, l'arum d'Égypte, des citrouilles, des haricots, et une quantité de fruits.

Ces vallées qui se succédaient formaient comme un véritable paradis où régnaient l'abondance, le calme et la paix. C'était à qui apporterait des vivres aux voyageurs, et, ce qui étonnait le plus ceux-ci, c'était la grâce avec laquelle on leur offrait et on les pressait d'accepter.

En arrivant à un village dont la population montait à plusieurs centaines d'habitants, les chasseurs furent salués par des cris de joie.

Gervais chargea Gondolo de s'informer de la cause de ces démonstrations.

Celui-ci revint au bout de quelques instants.

« Il y a, dit-il, dans le voisinage un vieux lion qui répand partout la terreur. Il est si rusé qu'il échappe à toutes les poursuites, et lorsqu'on place soit une chèvre, soit un veau dans les lieux qu'il a l'habitude de fréquenter, il se garde d'y toucher. On ne le voit presque jamais, et il passe rarement deux nuits dans le même endroit. Il a, dit-on, depuis six mois, dévoré plus de quarante personnes, et, hier, encore, il a emporté une jeune fille pendant qu'elle puisait de l'eau. Les habitants sont contents parce qu'ils espèrent que vous les débarrasserez de leur ennemi. »

Gervais consulta Trelivan.

« Certainement, s'écria celui-ci ; à moins qu'il ne soit le

diabie en personne, nous saurons bien le trouver, et ce sera pour nous un moyen de reconnaître l'amabilité qu'on nous témoigne. »

Il fut convenu que la chasse commencerait dès le lendemain. Gervais donna des instructions au chef de la tribu, qui se nommait Kasai, puis, il se rendit, avec ses amis, à la source où avait eu lieu le dernier accident.

Les traces du lion y étaient encore visibles.

Gervais observa aussi un endroit derrière un buisson où l'herbe était foulée, et où sans doute l'animal s'était tenu caché, en attendant le moment de saisir sa proie. Il s'assura encore qu'il avait fait deux ou trois fois le tour du village avant de s'approcher de la source, et qu'il s'était éloigné par un chemin différent de celui qu'il avait pris pour venir.

Les traces les conduisirent à un cours d'eau où les pattes de devant avaient laissé dans le sable une empreinte plus profonde que celles de derrière, ce qui s'explique par le poids que le lion portait dans sa gueule.

Plus loin, le cours d'eau se divisait en deux branches qui allaient se rejoindre cent pas au-dessous, formant une île couverte d'herbes sèches et de buissons.

Là, la trace était traversée par d'autres. Cependant, ils ne s'y trompèrent pas, et avancèrent jusqu'à un épais fourré, une sorte de jungle, où ils pénétrèrent à la suite les uns des autres. Gervais montra un lambeau de vêtement et des cheveux qui pendaient à une épine.

« La piste commence à devenir brûlante, dit-il, en se retournant vers ceux qui le suivaient. Apprêtez vos armes, et ne nous laissons pas surprendre. Gondolo, ajouta-t-il, tu te tiendras à l'arrière-garde, pour empêcher que personne ne